

J'ouvre ma penderie, à la recherche de la paire de chaussures adéquates pour l'occasion. Je me torture suffisamment les pieds durant la journée, alors, le soir, je recherche un minimum de confort.

Je balaie du regard les étagères pleines d'escarpins, ballerines et autres sandales rangés par hauteur de talons et par couleur, et qui fait rêver plusieurs de mes amies.

— Vous serez parfaites !

Je jette mon dévolu sur une paire compensée Jimmy Choo tout en sachant que je me mens de manière éhontée... Ce n'est absolument pas ce qu'il faut pour mes pieds endoloris.

Maintenant, la tenue... Je procède toujours dans cet ordre : en premier lieu, les chaussures, censées refléter mon état d'esprit du moment (si vous me voyez un jour en Crocs, c'est que je ne suis pas loin de me jeter d'un pont), puis, j'assortis les vêtements. De l'index, je parcours les nombreuses robes qui se succèdent sur les portants de ma penderie.

Je sais que nombreuses sont les femmes qui s'étripe-raient pour avoir la chance de posséder autant de robes griffées et de pantalons si bien coupés. J'ai les moyens de me les offrir et je travaille suffisamment pour ne pas

culpabiliser à propos des sommes claquées en quelques instants dans des boutiques de luxe. Et surtout, je me persuade que j'en ai besoin pour aller bosser...

Je fais glisser les bretelles de mon soutien-gorge Chantelle en dentelle bleu sur mes épaules et enfile le shorty assorti. Personne ne les verra, mais porter des sous-vêtements coûteux me donne confiance en moi. Même si c'est stupide, c'est la réalité. Soudain, mon regard s'arrête sur mon ancienne robe préférée. Elle sort légèrement de l'alignement pour, c'est évident, me provoquer sournoisement.

Elle est noire et moulante juste ce qu'il faut pour mettre en valeur la ligne que je travaille à coups de footings réguliers. Des mois qu'elle me fait de l'œil, persuadée qu'elle est que je vais me résoudre à l'attraper et l'enfiler à nouveau. Mais les souvenirs qui remontent à sa vue sont encore trop douloureux.

Je prends une profonde inspiration et me décide. Enfin. Je la décroche de son cintre, puis la défie du regard tout en retenant mon souffle. Bien décidée, je me dirige les pieds nus et en sous-vêtements jusqu'à la cuisine, et la fourre au plus profond de la poubelle. Je me mords les lèvres, hésite un instant à la reprendre, mais la vision de Gabriel au lit avec Lili, ma meilleure amie, revient comme pour me persuader que j'ai pris la bonne décision et que ce bout de tissu se trouve bien mieux là où il est.

Mon smartphone abandonné près de la penderie se met à sonner. Je claque le couvercle de la poubelle et me hâte de décrocher avant que l'appel ne bascule sur la messagerie.

— Mila ? Tu es prête ? J'arrive d'ici vingt minutes.

Je dévisage mon reflet dans la psyché.

— Salut, Clarisse. Euh..., j'ai encore un gros travail

de fond avant d'être un minimum présentable, pour tout te dire.

— Arrête tout de suite, veux-tu ? Je sais très bien que tu vas encore me voler la vedette... Je ne te donne pas une minute de plus : il faut que je m'enfile mon premier cocktail de la soirée dans moins d'une demi-heure ! Question de vie ou mort ! J'ai passé une journée... pourrie à un point que tu ne t'imagines même pas.

Je souris en écoutant mon amie râler. À l'entendre, ses journées sont toutes à peu près aussi épouvantables les unes que les autres et nécessitent, de fait, toujours une fin festive. Cela dit, je suis heureuse de pouvoir partager quelques soirées de célibataires endurcies en bonne compagnie depuis ma douloureuse rupture.

— Eh bien, je raccroche, Clarisse ! Pas de temps à perdre, dans ce cas !

— À tout de suite, ma biche !

Sans plus penser à ma poubelle, je farfouille dans le placard, repoussant une demi-douzaine de tenues jusqu'à ce que je finisse par tomber sur une robe achetée il y a plus d'un an, mais que je n'ai jamais portée. À l'époque, je l'avais prise une taille trop petite, histoire de me motiver pour un énième régime en perspective de nos fiançailles. Force est de constater que les fiançailles n'auront pas lieu, mais que j'ai finalement beaucoup minci ces derniers temps... Je n'ai plus le goût de cuisiner pour un seul couvert et j'ai surtout perdu l'appétit. J'hésite quelques secondes et me décide. Le temps est peut-être venu de l'essayer :

— Salut, toi !

Je marque un temps d'arrêt en fixant la femme qui me toise dans le miroir. Bleu nuit. Ce fourreau est dément. On dirait sans problème qu'il a été cousu sur moi, et j'en suis la première surprise.

— Un poil trop habillé, mais tant pis.

Je claque la porte de la penderie, puis la rouvre aussitôt pour attraper une veste en cuir cintrée qui apportera un côté moins conventionnel à l'ensemble. Je file dans la salle de bain pour retoucher mon maquillage, ourle mes yeux bleus d'un trait de crayon, farde mes paupières en gris, puis recouvre ma bouche d'un peu de gloss.

J'ai la peau claire et parsemée de nombreuses taches de rousseur, chose plutôt curieuse pour une brune. Mes cheveux longs sont épais et difficiles à dompter. Au réveil, ils tiennent plus de la crinière qu'autre chose et me donnent un air de cousine lointaine de Diana Ross. Je branche mon fer à lisser et m'applique à les rendre présentables avant de partir. Ce n'est pas que j'espère quoi que ce soit de cette soirée, mais je tiens à donner le change un minimum.

Vingt minutes plus tard, inexorablement ponctuelle (je dois être également la lointaine cousine d'une horloge suisse), je suis en bas de chez moi, prête à sauter dans la voiture de Clarisse.

J'habite un grand appartement dans un quartier chic de Londres. Mon immeuble est gardé par un portier, et j'ai pour voisin de palier, depuis peu, une star montante du rock. Enfin, il paraît qu'il est un peu connu, mais je dois dire que je reste fidèle à un rock un poil plus ancien.

J'aperçois aussitôt Clarisse dans l'avenue. Elle fait soudain une queue de poisson à un autre automobiliste qui sort son majeur droit à son intention.

— Connard !!! Salut, ma biche !

Je ris en ouvrant la portière :

— Tu es en grande forme, à ce que je vois !

— Je te l'ai dit : la journée de merde par excellence !

Les défilés approchent, et tout le monde compte sur

moi pour rattraper les âneries que sortent les filles aux magazines people, et ça, sans compter les frasques des créateurs.

Clarisse est l'attachée de presse d'une maison de haute couture.

— Et puis, remettre la fourrure à tout prix cette saison... Je savais qu'on allait en baver ! Évidemment, c'est moi qui essuie les plâtres... pour le même salaire, évidemment aussi.

Sans plus regarder la route, elle détaille ma tenue.

— Mais, dis donc, tu es sublime ! Oh ! Toi..., tu as également envie de passer une bonne soirée ! me lance-t-elle avec un regard entendu.

Je replace une mèche derrière mon oreille et lâche un petit soupir d'exaspération.

— Pas spécialement. Pour tout te dire, j'ai même un petit moral. Enfin...

— Rien de grave ?

— Je me suis décidée à jeter cette robe... Tu sais, celle que je devais porter le soir de nos fiançailles.

Clarisse fait la moue et se décide enfin à fixer de nouveau la route tandis qu'un conducteur lui fait des appels de phares.

— Compte sur moi pour te changer les idées. Gabriel n'était qu'un immonde connard. Il ne te méritait pas une seconde. Dis-toi que c'est un mal pour un bien. À l'heure qu'il est, tu serais maquée avec lui, vous auriez arrêté une date de mariage et vous auriez fini par divorcer quelques mois plus tard.

— Peut-être pas...

— Bien sûr que si !

— Tu sais ce qui est le plus bizarre ?

— J'imagine que non, répond Clarisse en klaxonnant

trois fois et en adressant un bras d'honneur à un passant trop peu rapide sur le passage pour piétons.

— C'est Lili qui me manque le plus. Depuis quelque temps, je pense beaucoup à elle...

Clarisse fait une moue compatissante. Nous avons toutes les trois fréquenté le même lycée et sommes restées très proches par la suite. Le soir où j'ai surpris Lili avec Gabriel, Clarisse m'a consolée toute la nuit. En signe de soutien, elle a ensuite décidé de tirer un trait définitif sur notre amie commune. Je lui en suis infiniment reconnaissante.

— Et si on changeait de sujet ? Ça va bien dans la télé ?

Je souris :

— Tu es au courant que je n'habite pas « dans la télé », depuis le temps !

— Ce que tu peux être pointilleuse !

— Oui. Écoute, ça va pas trop mal puisque Tod m'a appris tout à l'heure que j'étais pressentie pour présenter la quotidienne...

— Tu déconnes ? hurle-t-elle en faisant un écart complètement flippant sur l'autre voie. C'est absolument démentiel !!!

Je hoche la tête tout en me sentant un peu coupable. Je suis en train de devenir véritablement blasée de tout. Oui, c'est démentiel. Je risque de passer devant trois autres journalistes beaucoup plus légitimes pour ce poste, et je me réjouis à peine.

— Mila ? Ohé ! Tu es avec moi ?

Je réalise alors que Clarisse m'interpelle depuis quelques instants.

— Allo, Houston ? Mila est demandée !

— Oui, excuse-moi. Je suis à côté de mes pompes ces jours-ci...

— Oh ! Sans blague ? Je n'avais pas remarqué ! Non, sans rire ! Écoute, Mila, si je veux vraiment agir en amie, enfin, en tant que « véritable amie », reprend-elle en pensant, j'imagine, à Lili, je dois te dire que tu files un très mauvais coton.

Je sursaute et la regarde avec intérêt. Elle a piqué ma curiosité à vif.

— Soit tu es en train de virer pétasse, et bientôt tu vas te mettre à me snober parce que tu prends le melon ou, deuxième possibilité, tu es en pleine PDLNS.

— ...

— Alors ?

— Je ne sais pas quoi te dire. Mais au fait... PDLNS ?

— Phase de lamentation non-stop. Et, pour moi, c'est ce qui t'arrive : neuf mois que vous avez rompu !

— ...

— Tu as pleuré durant les quinze jours requis, tu as ensuite remonté la pente en te noyant dans le travail, et maintenant, pouf : PDLNS.

Je me mets à rire devant son air sérieux.

— Et alors ? Maintenant que tu as mis le doigt sur la maladie, quel est le traitement nécessaire ?

— Mila, Mila, Mila... C'est pourtant simple. Tu vas trouver par toi-même si tu prends la peine de réfléchir deux minutes !

— Mojitos ? Tequila ? Caramels mous ?

— Mais non... Peux-tu me dire combien de types se sont trouvés dans ton lit depuis neuf mois ?

Je repense à mes journées bien remplies. J'occupais jusque-là le poste de présentatrice du journal du week-end, appelée également en renfort en semaine en cas d'imprévu avec les présentateurs-vedettes. Oui, depuis tous ces mois, je m'étais noyée dans l'info, avalant des articles, me plongeant dans les rouages politiques, bossant sans

relâche pour réussir à me faire reconnaître de la rédaction à ma juste valeur.

— Alors ?

— Écoute, je vois ce que tu veux dire, mais ça ne compte pas vraiment... Je n'ai pas le temps. Priorité au boulot, tu ne te rends pas compte. Mon job ne supporte pas que je me relâche un tant soit peu.

— La journée, je veux bien, mais le soir, tu ne m'accompagnes pas assez souvent ! Tu es jeune, Mila. L'avenir te sourit. La preuve : tu vas certainement présenter la quotidienne sur la deuxième chaîne du pays, bon sang ! Tu en as toujours rêvé ! Mais ça ne me dit pas avec combien de mecs tu as eu une aventure depuis votre rupture...

— Aucun..., dis-je en marmonnant.

Clarisse soupire.

— J'en étais sûre...

— ...

— Quel gâchis !... Tu es belle comme le jour, les hommes se retournent sur ton passage – si tu savais d'ailleurs ce que ça peut m'énerver – et tu ne t'en rends même pas compte.

— C'est faux !

— Comment ça ?

— Je m'en rends bien compte, mais ça... ne m'intéresse pas... Je ne veux pas de ce genre de plan ; je veux une relation privilégiée, comme celle que j'avais avec Gabriel.

Clarisse lève les yeux au ciel, et la voiture zigzague une nouvelle fois.

— Gabriel, Gabriel, Gabriel... Et c'est reparti... Bon sang, mais change de refrain !

Le ton de sa voix se durcit. Je ne peux pas lui en vouloir : moi-même j'ai envie de me biffer.

— Tu crois que ça changerait quelque chose si j'avais

tout à coup une sexualité débridée ? Sans rire, tu me connais, je ne suis pas comme ça !

— Mila, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, mais tu es là, en train de t'apitoyer sur ton triste sort, à pleurer sur le couple de rêve que vous formiez, toi et Gabriel... Tu perds ton temps, et ce n'est pas le cas de tout le monde, ajoute-t-elle avant de pincer ses lèvres précipitamment.

— Attends... Qu'est-ce que tu viens de dire ?

Ses joues s'empourprent.

— Laisse tomber, c'est juste une façon de parler...

— Ne te fous pas de moi !

— ...

— Tu as des nouvelles de Lili, c'est bien ça ?

Son silence équivaut à un immense OUI, qui prend subitement une place étouffante dans la voiture.

— Balance.

— ...

— Clarisse, tu n'as pas le droit de me faire ça.

Elle me coule un regard de biais, beaucoup plus lourd de sens qu'elle ne l'imagine.

— Je te suis reconnaissante d'avoir pris ma défense lors de cette histoire, mais, si tu as des infos importantes, tu dois me le dire.

— Ils sont toujours ensemble.

Elle lâche cette phrase comme elle aurait déposé une grenade sous mon nez. Je l'attrape, jongle un moment avec, hésite à la lancer au loin, puis, consciente qu'il y aura un avant et un après cette révélation, décide de la laisser éclater devant moi.

— Dis-moi tout.

Elle hésite, secoue légèrement la tête, puis se résout à m'expliquer.

— Je ne sais pas grand-chose. Je n'ai pas renoué avec elle, si ça peut te rassurer.

— Tu es libre de le faire, dis-je sincèrement. Tu m’as suffisamment soutenue.

— Non, je désapprouve sa façon d’agir ! Lili s’est conduite comme une garce, pire que celles qu’on prenait plaisir à critiquer ensemble, c’est dire... Et je ne veux pas d’une garce dans mes amies. Si je rencontrais Jude Law demain et que nous planifions nos fiançailles, j’imagine que jamais tu ne céderais à ses avances. Ce qu’elle a fait est impardonnable.

Elle se tait un instant, rêveuse.

— Bref, elle m’a envoyé un SMS pour mon anniversaire, et j’ai répondu. Je voulais simplement me montrer polie. S’en sont alors suivis quelques messages...

— Alors, comme ça, ils sont encore ensemble, dis-je comme pour imprimer les faits dans mon cerveau en fixant la chaussée.

— D’après ce que j’ai compris, quand tu les as trouvés au lit, c’était la troisième fois que ça arrivait. Ils ont ensuite arrêté de se voir un temps pour prendre du recul. Fin de citation. Puis, ils ont remis ça.

Je déglutis en tentant d’encaisser les informations. Apprendre que Gabriel ne m’était pas fidèle a été une chose ; me rendre compte que ma meilleure amie était indigne de ma confiance en a été une autre. Penser que désormais ils forment un couple sur du long terme me donne la nausée. Il l’a donc choisie, au-delà de l’aventure. Je suis moins bien qu’elle...

— Mila. Je te dis ça parce que j’avais comme l’impression que tu espérais encore un peu, d’un côté ou de l’autre.

— Je sais bien, Clarisse, et je te remercie de ne pas me le cacher.

— Gabriel ne sera plus jamais ton petit ami. Tout comme Lili ne sera plus ton amie. Tourne la page.

Elle pose une main sur ma jambe pour m'assurer de son soutien.

— Encore faut-il que le livre en vaille la peine, dis-je en essayant de plaisanter pour ne pas pleurer (et ruiner au passage mon fond de teint *nude* Guerlain hors de prix).

— Mila, ce n'est pas tout.

— ...

Clarisse se tortille sur son siège et zigzague un peu plus que d'habitude.

— J'ai reçu un faire-part : ils se fiancent.